

Jazzdor / Clôture à Schiltigheim

David Murray à la Cole

Ultime récits de Jazzdor dans une prochaine édition : le saxophoniste new-yorkais David Murray a conclu le festival ce vendredi soir à la salle des fêtes schilikoise.



David Murray. (Photo DNA - Jean-François Badias)

■ Il y a déployé l'un des projets les plus inspirés de sa carrière prolifique - une rencontre avec des musiciens cubains pour une relecture *caliente* du répertoire espagnol de Nat King Cole - la parfaite touche finale à une édition de Jazzdor exemplaire : belle fréquentation, concerts enthousiasmants.

En 220 albums, en tant qu'auteur ou simple interprète, le saxophoniste s'est tranquillement construit une discographie à toute épreuve. A l'épreuve du temps surtout. Bop, big band, fusion, free, funk : Murray a traversé les courants et les années en y piochant les bonnes choses. Un soir il pourra passer pour un pur traditionaliste, à reproduire note pour note les phrases de Coleman Hawkins. Le lendemain il détrempé l'histoire du jazz, refuse de se conformer à son héritage.

Le projet Cuban Ensemble est né de cette envie de sortir des sentiers battus. Et le

hors-piste l'a cette fois-ci mené à Cuba, via Nat King Cole et son répertoire dans la langue de Cervantes. Envouté par les cuivres et le groove naturel des sonorités cubaines, David Murray monte un big band de haute voltige, panaméricain - c'est l'autre cheval de bataille de Murray, qui prend un malin plaisir à entremêler les nations fondatrices de la musique noire, comme Cuba, et ses héritières explosives que sont la Jamaïque ou les États-Unis. En résulte une musique enlevée et chaude.

Dans les mers du sud

Et dès *Tres palabras*, la machine tourne à plein régime, trouve le bon rythme avec *Piel canela* - la voix, absente, est interprétée tour à tour par les solistes du groupe. «*Les enfants nés de parents ayant fait l'amour en écoutant Nat King Cole sont tous un peu noirs*», dit un jour la comé-

dienne Woopi Goldberg. On la croit sur parole, à l'écoute de cette convaincante relecture. Décontracté et en fin connaisseur, David Murray se promène autour d'un monde où les vertiges d'un jazz résolument moderne trouvent leurs racines dans les mers du sud. La marche funèbre de la Nouvelle-Orléans des années 20 se métamorphose en polyphonie latine, un jazz fortement métissé joué par une équipe de sorciers du son, des porteurs de mémoire qui revisitent les structures harmoniques couronnées, ici et là, par les rythmes narcotiques de l'Afrique noire.

Une musique terriblement sensuelle, brûlante. Le groove puissant et contagieux des dix musiciens dynamite les frontières entre la danse et la transe. Un concert de jazz à danser, entre la mémoire des enfants de La Havane et un hommage appuyé à ce géant du jazz qu'est Nat King Cole.

Joël Isselé